

Occident/Orient, pour un compromis sans compromissions : Le voyage en Orient d'un Suisse francophone

Caroline BEAUBOIS

Qu'est-ce que l'Orient ? Les dictionnaires proposent des définitions souvent imprécises et qui, par là même, témoignent de la complexité et la richesse du vocable. L'Orient serait:

Les pays de l'Ancien Monde situé à l'est par rapport à la partie occidentale de l'Europe (l'Asie, une partie de l'Afrique du Nord-Est, avec l'Égypte, etc. et une partie de l'Europe balkanique) — Hist. L'Orient ancien: l'ensemble des pays (Égypte, couloir syrien, Anatolie, Mésopotamie, Iran et Golfe Persique) qui ont pratiqué l'écriture et connu la vie urbaine.¹

On voit que l'Orient ne peut être cerné géographiquement avec précision; une approche « historique » de compréhension de la région paraît tout aussi malaisée... Ainsi nommée par commodité, elle n'est pas délimitée par des frontières ou des pôles, ni par des dates comme le jeune continent américain.

En fait, l'Orient serait surtout une production de l'Occident, une notion ayant émergée sur fond de divers fantasmes. Ce que la littérature nous rapporte, c'est trop souvent l'Orient rêvé à certaines époques; chaque période a ses fantasmes, ses tabous, qu'ils refoulent plus loin,

l'« Ailleurs », les incarnant chez l' «Autre», ici le double différent qu'est l'Orient pour l'Occident. Aujourd'hui encore cette région mal connue, présente dans tous les esprits depuis les derniers attentats et les guerres, est lourde du poids de l'imaginaire collectif...

L'Orient nous est donc présenté à travers le prisme des préjugés et des stéréotypes occidentaux. Nous en connaissons des images qui se répètent et sont exagérées jusqu'à devenir des poncifs... En effet, à quoi identifions-nous cette aire? Une terre de prodiges, celle des Mille et une Nuits, l'Orient exotique, qui flatte le voyageur avide de différence, l'Orient voluptueux et ses harems, l'Orient spirituel de Nerval, celui où l'on va «renaître» d'Hermann Hesse, l'Orient des expéditions de Ginsberg, l'Orient despotique, l'Orient berceau du fanatisme... Stéréotypes et réalité se mélangent dans le discours qu'Edward Saïd nomme «L'Orientalisme».²

Comment penser l'Orient aujourd'hui? Comment le penser en tant que sujet de réflexion et d'action libre?

Nicolas Bouvier, écrivain francophone Suisse, décédé il y a quatre ans à peine, nous offre l'Orient des années cinquante. Un Orient en paix, libéré des colons. Son récit est beaucoup plus fidèle à ce qu'est vraiment cette région, ou du moins ce qu'elle fut, car ces temps sont sans doute révolus.

1 Le voyage en Orient de Nicolas Bouvier

L'usage du monde est le récit du voyage «Genève, juin 1953- Khyber Pass, décembre 1954»¹ de deux amis, Nicolas et Thierry. Ils ont «deux ans devant [eux] [. . .] de l'argent pour quatre mois»¹. Ils sont partis «vers la Turquie, l'Iran, l'Inde»².

C'est un récit de voyage «classique» dans le sens où relatant un parcours géographique précis, il adopte la forme d'un journal. L'expérience personnelle du voyageur se situe au centre du récit. Nicolas Bouvier adjoint des poèmes, des chansons, des dictons et des mots étrangers d'usage courant. L'usage du monde se présente comme le patchwork d'une expérience vagabonde.

Les dessins de Thierry Vernet, l'ami peintre, accompagnent le texte. Ces croquis sont de grands tracés gras qui, par leur densité, contrastent avec l'écriture légère et travaillée, d'une grande finesse. Parfois, de grands vides blancs consacrés aux dessins envahissent la page.

L'usage du monde se charge aujourd'hui, en 2002 alors que la guerre ravage ces pays, d'une connotation de rêve... En 1953, Nicolas Bouvier écrit :

Visiter l'Afghanistan est encore un privilège. Il n'y a pas si longtemps, c'était un exploit. Faute de pouvoir tenir solidement le pays, l'armée anglaise des Indes en bloquait hermétiquement les accès par l'est et par le sud. [...] De 1800 à 1922, c'est à peine si une douzaine de risque-tout [...] sont parvenus à forcer la consigne et à parcourir le pays. [...] Il suffit aujourd'hui d'un peu de tact et de patience, mais lorsqu'on se présente, la nuit tombée, au village frontière de Laskur-Dong sur la route de Quetta-Kandahar, muni de ce précieux visa, personne à qui le montrer. Ni bureau, ni barrière, ni contrôle d'aucune sorte, mais la travée blanche de la piste entre les maisons de terre, et le pays ouvert comme un moulin.³

2 Des cultures compromises

En Orient, Nicolas Bouvier a acquis une autre manière de « connaître ». Etranger partout où il passe, son appartenance occidentale s'ouvre à la grande confrontation cocasse de plusieurs cultures. L'écrivain-voyageur se met à reconsidérer sa propre culture à la lumière des mœurs, des modes de vie des peuples qu'il rencontre. A la fois Suisse de vingt-trois ans et voyageur libre et curieux, il est amené à des comparaisons qui sont rarement à l'avantage du monde occidental. Ainsi dans une vitrine, un simple pull-over:

[...] tel qu'on en voit chez nous dans le tram, octobre venu », placé entre « une jupe de plumes maori et un manteau de berger du Sin-Kiang », peut nous faire passer le goût « d'aller voir le pays où les gens portaient « ça ». (354-55)

2.1 Le fossé des différences

Admis chez les gens pauvres grâce à l'amitié, accueilli chez les riches par la considération et le prestige de l'Européen lettré, Nicolas Bouvier juge et apprécie un pays, une société en fonction de la qualité humaine propre à son peuple. Cette indépendance de jugement est le propre du voyageur « pauvre » qui doit, pour des raisons matérielles d'abord, rencontrer les gens, leur parler : un renseignement, un coup de main, un repas offert sont parfois des nécessités. Aussi, en Orient, la sensibilité aux réalités de la vie quotidienne s'aiguise-t-elle: c'est là, tout près des hommes, que l'écart d'une culture à l'autre révèle d'un coup sa différence fondamentale.

Dans un village iranien, des villageois refusent de construire l'école qu'une petite colonie américaine souhaite établir. Soumis au régime féodal, ils n'en ressentent pas le besoin :

Ils n'en comprennent pas l'avantage. Ils n'en sont pas encore là. Ce qui les préoccupe, c'est de manger un peu plus, de ne plus avoir à se garer des gendarmes, de travailler moins dur ou alors de bénéficier davantage du fruit de leur travail. L'instruction qu'on leur offre est aussi une nouveauté. Pour la comprendre, il faudrait réfléchir, mais on réfléchit mal avec la malaria, la dysenterie ou ce léger vertige des estomacs vides calmés par un peu d'opium. (374)

Il y a aussi le mollah, c'est un adversaire de l'école. Lire et écrire sont ses privilèges : «Sa spécialité [. . .] il rend service pour une demi-douzaine d'œufs, pour une poignée de fruit secs, et n'a pas envie de perdre son petit revenu» (218).

Ensuite, les villageois se méfient du cadeau : «Cela leur paraît d'autant plus suspect que, dans les campagnes iraniennes, l'Occidental a toujours eu réputation de sottise et de cupidité. Rien ne les a préparés à croire au Père Noël» (218).

Alors ils s'approprient les poutres et les briques :

On n'entrepose pas sans risque des matériaux neufs dans un village où chacun a besoin de briques ou de poutres pour réparer ces édifices dont l'utilité est évidente à chacun: la mosquée, le hammam, le four du boulanger. Après quelques jours d'hésitation, on se sert dans le tas, et on répare. Désormais, le village a mauvaise conscience et n'attend pas le retour de l'Américain avec plaisir. Si seulement on pouvait s'expliquer, tout deviendrait simple... mais on peut mal s'expliquer. Quand l'étranger reviendra, il ne trouvera ni l'école, ni les matériaux, ni la reconnaissance à laquelle il s'attend [. . .]. (219)

En effet, l'Iran et l'Amérique: ce sont deux âges, deux rythmes, deux mentalités qui ne peuvent que s'affronter: «Ce n'était qu'une distance à franchir, mais une longue distance parce que l'exercice de bienfaisance demande infiniment plus de tact et d'humilité» (219).

Ainsi même si Roberts, l'ingénieur Américain qui dirige ce projet «civique», comprend par la force des choses que «la recette du bonheur

américain ne s'exporte pas» et qu'il est peut être préférable de s'occuper de l'adduction d'eau des vieux hammams qui sont des foyers d'infection, le problème n'est pas résolu. Le contribuable américain, lui, «est souvent mal informé» :

[. . .] il entend que les choses soient faites à sa manière, et [qu']il apprécie les résultats qui flattent sa sentimentalité. On le persuadera sans peine qu'on tient le communisme en échec en construisant des écoles semblables à celle dont il garde un si plaisant souvenir. Il aura plus de mal à admettre que ce qui est bon chez lui peut ne pas l'être ailleurs. (220)

La communication ne passera pas, et des deux côtés quelque chose a été faussé, biaisé par cette rencontre bancale. Roberts a «perdu son bel entrain» (219) et la situation prend un goût de caricature amère.

Deux réalités culturelles de provenance parfois différentes se rejoignent, mais cette communion n'est possible que par le jeu de circonstances. Si Moussa, un jeune Turc de Tabriz, s'enflamme en lisant *Les Misérables* en traduction persane, c'est parce que ce livre exalte, inconsciemment, son désir d'action héroïque en Perse même. Si, curieusement, des redondances latines en Azerbaïdjan — Thierry profite de l'hiver pour apprendre le latin — ne détonnent pas, c'est parce que :

[. . .] dans tout ce blanc, dans l'écho de ces langues augustes, dans cette vieille province d'Atropatène que les légions d'Antoine n'avait jamais pu conquérir, la Régina parthorum et le pugnare scytham des premières leçons prenaient un sens amplifié, mystérieux, boréal, qui berçait délicieusement la fièvre. (172)

Ces rencontres décalées avec l'Orient ont parfois un effet d'allègement. Relire la Bible dans la prison iranienne de Mahabad, c'est être obligé de l'appréhender autrement: que se passerait-il «Si le Christ revenait ici...» (195) se demande Nicolas Bouvier. Les valeurs sont déplacées, repoussée hors de leur contexte habituel ; elles ne sont pas niées, mais elles prennent un petit air de « pas sérieux » (195). Thierry et un peintre russe, qui ne se comprennent pas, jugent Millet, Ingres ou Vinci au moyen de signes de la main placée à une certaine hauteur : «Quand Thierry, le bras levé, avait mis son favori hors de portée du petit homme,

Bagramian grimpeait sur un escabeau et finissait par emporter l'affaire, sans trop d'élégance, avec un peintre russe totalement inconnu» (195).

A Tabriz ou à Chiraz, la technique moderne perd le respect qu'on lui accorde en Occident. Pourtant rien ne passe mieux les frontières: elle se déforme, s'adapte, se plie à tous les usages. On la croyait rigide, sans esprit, mais non! Il suffit d'en user à sa guise. Quand il trouve un film trop long, l'opérateur du cinéma de Tabriz en augmente simplement la vitesse de projection: «L'histoire s'achevait à un rythme inquiétant: les caresses avaient l'air de claques, des impératrices en hermine dévalaient les escaliers. Le public occupé à rouler des cigarettes ou craquer des pistaches n'y voyait aucune objection» (145).

Sur la route de Chiraz, des chauffeurs réparent leur camion «à coup de moellon, à la masse de cantonnier» (121); pour remplacer les freins qui ont lâché, ils traînent derrière eux «un roc d'une demi-tonne au moins» (121).

Alors face à toutes ces situations, la conscience du relatif s'installe dans l'esprit du voyageur. Ce n'est pas l'incommunicabilité des cultures qu'il découvre, mais une sorte de commerce très mobile où «l'article» le plus précieux s'échange contre un vil objet de toc au bazar; et cela dure le temps que la transaction change de sens: les Turcs vous montrent, tout fiers, leurs nouveaux moteurs, pendant que vous, Européen, lorgnez «l'admirable mosquée de bois où vous trouveriez justement ce que vous êtes venu chercher» (66). C'est l'Europe qui vend à l'Asie ses «Jésus en celluloïd» (66) certes... Jusqu'au jour où l'Inde lui rend ses «gourous de pacotille» (116). Pour Nicolas Bouvier :

Ils [les orientaux] manquent de technique ; nous voudrions bien sortir de l'impasse dans laquelle trop de technique nous a conduits : cette sensibilité saturée par l'information, cette Culture distraite, «au second degré». Nous comptons sur leurs recettes pour revivre, eux comptent sur les nôtres, pour vivre. On se croise en chemin sans toujours se comprendre, et parfois le voyageur s'impatiente ; mais il y a beaucoup d'égoïsme dans cette impatience-là. (116)

2.2 L'alter ego oriental

Les rencontres dans ce livre sont innombrables: des étrangers, des indigènes, tous ont une leçon de vie à offrir à qui sait l'entendre. Nicolas Bouvier a su, par-dessus tout, tracer le portrait d'orientaux en quelques lignes ou en quelques pages afin d'illustrer les destins de ces populations.

Là est toute la chaleur de L'usage du monde: aucun décalage entre le voyageur et l'Orient, ses hommes, ses femmes, son histoire et ses misères. A travers ces rencontres, c'est la présence générale de l'Orient comme un «Autre», «un frère» dirait Edward Saïd, qui s'exprime.

Une autre philosophie de la vie émerge de ses expériences: on ne devient «riche» qu'avec l'âge et le dépouillement. Pour les Arméniens de Tabriz: «[. . .] la vie était dure; mais ils savaient l'aménager avec l'expérience des vieilles races, et lui conserver sa saveur» (145).

Nicolas Bouvier remarque ainsi:

L'hospitalité, l'honnêteté, le bon vouloir, un chauvinisme candide sur lequel on peut toujours faire fond: voilà les vertus qu'on trouve ici. Elles sont simples, et bien palpables. On ne se demande pas — comme il arrive en Inde — si on les a vraiment rencontrées, ni si ce sont bien des vertus. Elles frappent et si par hasard on n'a rien remarqué, il se trouve toujours quelqu'un pour vous dire « voyez tout cela... cette gentillesse, cette correction, etc., ce sont nos bonnes qualités turques. (113)

Toutes les populations et civilisations orientales décrites par Nicolas Bouvier ont leur originalité. L'Iran, L'Irak et l'Afghanistan semblent cependant avoir suscité chez lui un intérêt particulier. Mais à l'heure actuelle, l'opportunité semble bien réduite de visiter ces pays dans de bonnes conditions.

En Macédoine comme en Serbie, Yougoslavie, Nicolas Bouvier fait surtout mention de la passion pour la musique: «On ne néglige rien de ce qui aide à vivre ; d'où l'intensité de la musique qui est une des plus puissantes du pays» (75). Il analyse également le « cynisme » iranien qu'il oppose à l'hypocrisie occidentale (UM p.224 déjà cité), « cette part faite à la distraction [. . .] [en] Perse » (259). Il consacre plusieurs pages aux Kurdes et à leurs relations très particulières avec d'autres ethnies. Nous apprenons beaucoup sur la poésie iranienne « [. . .] hermétique et vieille de plus de cinq cents ans » «extraordinaire» (146) et d'une grande influence:

[. . .] à Téhéran, quantité de gens qui n'auront jamais l'occasion ni les moyens de voir Paris parler français. Et ce n'est pas le résultat d'une influence politique ni — comme l'anglais en Inde — d'une occupation coloniale. C'est celui de la culture iranienne,

curieuse de tout ce qui est autre. Et quand Persans se mettent à lire, ce n'est pas Gyp, ni Paul Bourget. (146)

C'est Proust, Bergson, Larbaud... Michaux ! Récité dans une pharmacie d'une «voix sourde, voilée comme celle d'un dormeur qui rêve tout haut» (146).

Quant à l'Afghanistan, c'est: «un peu la Perse orientale, avec en plus, cet allant opiniâtre des peuples montagnards, et en moins, la lassitude que les Persans éprouvent de leur trop long passé, cette espèce d'érosion morale qui, là-bas, freine l'ambition, émousse les élans et finit par user Dieu lui-même» (359). Nicolas Bouvier écrit à propos de l'originalité de ce pays :

Il faut connaître l'abominable indiscretion qui règne dans d'autres régions de l'Asie pour mesurer ce que cette retenue a d'exceptionnel et d'appréciable. On pense ici [en Afghanistan] que témoigner trop d'intérêt ou de bonhomie nuirait à l'hospitalité [. . .]. Vis à vis de l'Occidental, les Afghans ne changent en rien leur manière. Pas trace de veulerie, pas trace de ce «psychisme» avantageux que vous opposent certains Indiens médiocres. Est-ce l'effet de la montagne ? (365)

Pour l'écrivain-voyageur, sans aucun doute: «C'est plutôt que les Afghans n'ont jamais été colonisés. A deux reprises, les anglais les ont battus, ont forcé le Khyber Pass et occupé Kaboul. A deux reprises aussi, les Afghans ont administré à ces mêmes troupes anglaises une correction mémorable et ramené la marque à zéro» (366). Les américains y ont eux aussi perdu des leurs à plusieurs reprises: «Donc pas d'affront à laver, ni de complexe à guérir. Un étranger? un firanghi? un homme quoi ! on lui fait place, on veille à ce qu'il soit servi, et chacun retourne à ses affaires» (366).

Suite à ces mots, un dessin de Thierry Vernet, le compagnon de voyage de Nicolas Bouvier, représente Un large et fort bonhomme afghan, hirsute et farouche, pieds nus, avec un tambour entre les mains, armé d'une pétoire et de deux bandes de cartouches croisées sur la poitrine. On ne nous parle pas autrement aujourd'hui des combattants des deux bords, le trait d'humour en moins. Il ajoute un peu plus loin dans le chapitre intitulé «Afghanistan», qui pourrait d'ailleurs être est peut-être l'un des plus beaux moments du livre et peut-être aussi d'ailleurs également par déduction sans doute un des meilleurs du voyage de Nicolas Bouvier:

«Vis-à-vis de l'Occident et de ses séductions, l'Afghan conserve une belle indépendance d'esprit. Il le considère avec un peu le même intérêt prudent que nous, l'Afghanistan. Il l'apprécie assez, mais quant à s'en laisser imposer...» (373).

Mais au-delà de toutes ces différences, «ce qui me frappe le plus» écrit Nicolas Bouvier:

[. . .] c'est que l'état lamentable des affaires publiques affecte si peu les vertus privées. A se demander si, dans une certaine mesure, il ne les stimule pas; ici, où tout va de travers, nous avons trouvé plus d'hospitalité, de bienveillance, de délicatesse et de concours que deux Persans en voyage n'en pourraient attendre de ma ville où pourtant tout marche bien. (258).

Une dernière remarque en dit long sur les relations entre l'Orient et l'Occident: «On n'est pas troublé non plus par les contradictions qu'on relève entre les principes et les faits, parce qu'en bon Oriental on n'avait pas cru aux principes» (322).

3 La leçon de l'Orient

3.1 Des solutions au cœur de la civilisation orientale

En Orient, la réflexion personnelle et intérieure conduit le voyageur à une remise en question de soi. En effet, s'il n'adopte pas tout uniment d'autres systèmes de pensée, Nicolas Bouvier découvre dans la culture orientale qu'il côtoie certains éléments de réponse à ses propres questionnements, ses positions évoluent, ses attitudes se font plus sereines loin du matérialisme occidental, ainsi que le révèlent certaines anecdotes :

Visitant une église à Prilep, en Macédoine, il note: «Rien comme dans nos églises ne suggère le drame ou l'absence, tout indique entre Dieu et l'homme une filiation naturelle, source de candeur dont les croyants sincères n'ont pas fini de se réjouir. Une pause dans cette demeure, les pieds nus sur la laine rugueuse, fit l'effet d'un bain de rivière» (70). C'est aussi au contact des autochtones qu'il trouve cette «contrepartie» de l'Europe dont il a besoin. Il trouve chez les Afghans une «belle indépendance d'esprit [. . .] vis-à-vis de l'occident et de ses séductions» (373).

La littérature orientale est définitivement ce qui le touche le plus directement et l'initie à un mysticisme que l'Occident ne connaît pas :

Ce mot me fit songer [le mot « merveilleux »]. Chez nous, le «merveilleux» serait plutôt l'exceptionnel qui arrange; il est utilitaire, ou au moins édifiant. Ici, il peut naître aussi bien d'un oubli, d'un péché, d'une catastrophe qui, en rompant le train des habitudes, offre à la vie un champ inattendu pour déployer ses fastes sous des yeux toujours prêts à s'en réjouir. (373)

C'est aussi la conception que se font les Orientaux du voyage et de la vie nomade «qui fait songer ainsi. Le Voyage, les surprises, les tribulations, cette mystique du chemin si vivace au cœur des Orientaux et dont nous aurons si souvent profité» (228).

En Orient, les gens voyagent pour vivre, pour se nourrir, pour travailler. Le voyage, c'est la vie et les nomades sont toujours bienvenus car porteurs d'un savoir d'une autre région, d'une nouvelle musique ou d'un art de vivre tout simplement.

3.3 La leçon de vie de l'Orient.

Il ressort des textes et des interviews de Nicolas Bouvier à propos de l'Orient, que l'attention aux autres lui est primordiale. Mais apparaît également le plaisir de vivre le moment présent et de lui consacrer tout l'être. C'est donc le bonheur d'une existence qui jouit pleinement de tout ce qui peut lui être donné qui constitue l'un des cadeaux les plus précieux de la vie en Orient ou de sa découverte: «Il y a quelque chose de fondamentalement heureux dans le simple fait d'être au monde et par carence, par insuffisance d'être, on l'oublie» (228).

Impossible ici [en Orient] d'être étranger au monde — parfois pourtant, on aurait bien voulu. L'hiver vous rugit à la gueule, le printemps vous trempe le cœur, l'été vous bombarde d'étoiles filantes, l'automne vibre dans la harpe tendue des peupliers, et personne ici que sa musique ne touche. Les visages brillent, la poussière vole, le sang coule, le soleil fait son miel dans la sombre ruche d'un bazar, et la rumeur de la ville-tissu de connivences secrètes- vous galvanise ou vous détruit. Mais on ne peut pas s'y soustraire, et dans cette fatalité repose une sorte de bonheur. (259)

Attiser un désir de connaissance et s'ouvrir sans cesse davantage aux autres cultures, pensées et modes de vie sont aussi les «leçons» de ce périple. La précarité de l'existence et la prise de conscience de cet état

donnent à la vie une force vive plus qu'elles ne la limitent. Ce voyage en Orient raconté dans *L'usage du monde* conduit l'auteur à une certaine prise de conscience de soi, de ses limites et, partant, lui permet de cerner, parfois fugacement, sa propre place dans le monde.

C'est à vrai dire ce qui fait une grande partie de l'intérêt du récit de Nicolas Bouvier : une relation nouvelle s'esquisse, au-delà de tout intérêt politique et de tout messianisme, tant pour les occidentaux que pour les orientaux.

L'orgueil de l'Occident conquérant entre le XVI^{ème} siècle et la première moitié du XX^{ème} était certes fondé sur la supériorité de ses armes, sur sa volonté de puissance, mais il était aussi étayé de la prétendue valeur civilisatrice de sa religion, de sa culture humaniste, de son savoir scientifique et technique. C'est le sentiment d'une relativité entre les civilisations, de la finitude de l'Occident et de ses limites que Nicolas Bouvier cherche à nous faire partager :

Cette manie encore si répandue de vouloir que les Gréco-Romains aient inventé le monde; ce mépris — dans l'enseignement secondaire — des choses de l'Orient (un peu d'Egypte seulement, Louqsor, les pyramides, pour apprendre aux gamins à dessiner les ombres). Les Gréco-Romains eux-mêmes — voire Hérodote, ou la *Cyropédie* — n'étaient pas si chauvins et respectaient fort cet Iran auquel ils devaient tant de choses : l'astrologie, le cheval, la poste, quantité de Dieux, plusieurs belles manières, et sans doute aussi le *carpe-diem* dans lequel les Iraniens sont passés maîtres.⁴

Bien des éléments fondateurs de la philosophie platonicienne ou chrétienne se retrouvent dans la pensée hébraïque, dans la pensée hindouiste ou même animiste, et pourtant les mêmes fanatismes ont entraîné ces philosophies de la charité et de la tolérance dans la guerre. Le Coran n'est pas plus un livre qui suscite le fanatisme que la bible ; c'est la misère qui est la première responsable :

L'Islam ici, le vrai ? c'est bien fini... plus que du fanatisme, de l'hystérie, de la souffrance qui ressort [. . .]. Plus beaucoup d'éthique dans tout cela; quant à la doctrine, n'en parlons pas ! J'ai connu quelques véritables musulmans ici, des gens bien remarquables... mais ils sont tous morts ou partis. A présent... Le fanatisme, voyez-vous, reprit-il, c'est la dernière révolte du

pauvre, la seule qu'on n'ose lui refuser. Elle le fait brailler le dimanche mais baster la semaine [. . .]. (130)

Mais dans les auberges d'Iran: « Deux grandes images coloriées, accrochées contre le mur, représentaient, l'une le Shah, l'autre... Jésus à Tibériade » (130).

L'anti-orientalisme de Bouvier n'est pas une guerre acharnée contre l'Occident. Il est le constat lucide qu'une civilisation ne vaut pas mieux qu'une autre. L'anti-orientalisme est présent à chaque page de *L'usage du monde* et des autres récits de Nicolas Bouvier. Claire Jaquier intitule avec beaucoup de justesse un article à propos de Bouvier: « Les chances de l'inconfort intellectuel » (77); ce choix illustre à la fois la difficulté de cet état spirituel, mais aussi sa rareté chez les écrivains qui ont traversé cette région pourtant accueillante à une nouvelle disposition d'esprit. Des récits de voyage qui témoignent de l'allègement des préjugés et du poids de la tradition « orientaliste » littéraire ne sont pas si courants que nous l'imaginons, même en ce début de vingt-et-unième siècle.

4 Conclusion

Nicolas Bouvier, découvrant l'Orient, est saisi par ses richesses spirituelles et naturelles, par ses contrastes et sa violence, mais aussi par la malice et la bonté des hommes.

L'usage du monde est le témoignage d'une rencontre avec un monde nouveau; c'est le récit d'un voyage émerveillé, parfois difficile, bourré de rencontres, de découvertes, de paysages, d'humour, de bonheur.

L'expérience de Nicolas Bouvier en Orient est celle d'une conscience européenne qui s'éveille au monde étranger avec passion, puis tremble à l'idée de perdre cet état d'ouverture, encore jamais atteint.

C'est aussi à travers l'écriture que le lecteur perçoit l'Orient. Il est très difficile pour l'écrivain de rendre compte de l'Orient dans toute sa richesse et sa complexité en peu de mots. Mais le résultat est fascinant: ce sont des textes étonnamment légers, accessibles, des paysages, des instantanés, des millénaires évoqués tour à tour avec beaucoup de justesse.

Bouvier l'écrivain est parvenu à rendre l'Orient que Bouvier le voyageur a découvert; un Orient depuis trop longtemps travesti par une littérature orientaliste ou colonisatrice. La révolution dans ce domaine est de taille: le lecteur revient de ce récit de voyage libéré de la pédanterie, du sentiment de supériorité et d'invulnérabilité de l'Occident. Il y gagne une aptitude à la dispersion, à la flânerie, à la légèreté, au compromis.

Accepter de vivre ouvertement ses faiblesses, ses émotions spontanées, ses contradictions, ses rages et ses satisfactions, voilà cette «nouvelle naissance» qu'inaugure la rencontre d'un Suisse avec l'Orient. Au contact de cette région, le voyageur se sent «fourbu»², il se trouve ramené à de «plus humbles proportions» (136-7) et prend ainsi conscience que «la frugalité élève la vie» (136-7).

‘[. . .] et ce bénéfice est réel, parce que nous avons droit à ces élargissements, et, une fois ces frontières franchies, nous ne redeviendrons jamais plus tout à fait les misérables pédants que nous étions.’ Emerson. (126)

State University of New York at Buffalo

Notes

1. Dictionnaire français *Le Petit Robert*.
2. Said, Edward W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* (Paris: Seuil, 1980).
3. Bouvier, Nicolas, *L'usage du monde* (Paris: Payot Rivage, 1992) 9-12. Les citations qui suivent viennent de cette édition à moins que ce ne soit autrement indiqué.
4. Bouvier, Nicolas dans *Routes et déroutes. Entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall* (Genève: Métropolis, 1992) 145. Les citations qui suivent viennent de cette édition.